

Daigle, Jean. 1979. *Le jugement dernier*. Éditions du Noroît, 89 p.

Robert Giroux

Volume 6, numéro 1, automne 1980

Gilles Marcotte

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200258ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200258ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giroux, R. (1980). Compte rendu de [Daigle, Jean. 1979. *Le jugement dernier*. Éditions du Noroît, 89 p.] *Voix et Images*, 6(1), 159–160.
<https://doi.org/10.7202/200258ar>

Le jugement dernier

de Jean Daigle,

Éditions du Noroît, 1979, 89 p.,

avec 9 illustrations de Charles Lemay

par **Robert Giroux**

Le jugement dernier est le dernier texte dramatique en deux actes signés par Jean Daigle et publié avec neuf très belles illustrations de Charles Lemay. Le livre est superbe dans son grand format d'album gris.

Je ne voudrais pas m'attarder à l'histoire, à « l'action » comme on le dit, somme toute assez banale, celle d'un vieil homme qui, sur son lit de mort, se remémore les moments importants de sa vie, tels son mariage; la mort de son fils préféré, Roger; les années de Crise; les disputes à la fois épiques et très intimes avec son épouse Flora, etc. L'intérêt du texte vient de ces va-et-vient irréguliers entre ces divers lieux et souvenirs du passé (de 1923 à 1979) et le présent qui précède tout juste le jugement dernier, comme l'indique le titre, jugement sévère et sombre sur la petitesse et la grandeur, à la fois, de la vie d'un couple de souche populaire : « Mon passage aura été une maladie et je vas crever la bouche ouverte », « me retrouver en face de nulle part » et « retourner à zéro ». Temps de crise économique, misère des petites gens, familles nombreuses, exode des campagnes vers la ville, voilà l'arrière-fond historique et social de la pièce.

Les jeux du temps narratif suggèrent parfois des prouesses de mise en scène que Jean Daigle n'a pas manqué d'exploiter : éclairage, bruits, voix, etc., et le montage de certaines scènes devrait tenter plus d'un amateur. L'intérêt de la pièce se situe à ce niveau, c'est certain; de quoi faire oublier, s'il se peut, la dominance de la parole sur le jeu scénique. Mais en tant que texte à lire, le plaisir et l'adhésion viennent de la qualité particulière du traitement de la langue, entre le langage poético-paysan — qui accentue les effets de réel et de vraisemblance — et le langage très imagé qui enjolive les propos et/ou accorde une épaisseur extraordinaire d'émotion à de nombreuses situations : rupture, confiance, querelle, etc. En ce sens, on peut souhaiter l'entendre comme texte radiophonique ou encore télévisé.

Sans ouvrir de quelque façon que ce soit le débat sur le langage écrit québécois, je dois avouer que le texte de Jean Daigle m'a beaucoup séduit,

la parole des acteurs souvent ému. Je terminerai donc en citant certaines expressions que j'ai trouvées heureuses, me limitant même au premier acte : «le cœur me meurt», «driver vers le large», avoir «la compreneure fine», être un «reviré», «sacrer le camp», «faire patate (...) un vrai flo qui prend sa niaise», «reculotter (son envie», s'«éclipser en pissou», «la vindite frousse qui nous paralyse», «manquer de requiens ben», etc. Un beau livre à tenir en main, une lecture agréable, même si la fin est décevante, et des illustrations qu'on aime revoir.